



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

*Chapeau en crêpe des magasins de M<sup>me</sup> Thomas, rue des Filles-Saint-Thomas. Redingote en gros de Naples, garnie de peluche en soie nouée, de la fabrique de M. Josselin, rue Bourbon-Villeneuve, n. 28. — La robe du costume de mariée jointe au numéro du 20 mars se trouve dans les magasins de M. Popelin-Ducarre, rue Neuve-Vivienne, n. 3 bis.*

### MODES.

#### Magasins Sainte-Anne.

La nomenclature des articles nouveaux qui apparaissent à chaque saison aux magasins Sainte-Anne renferme toute l'indication du goût du jour, et fait *loi* dans nos modes. Là, on peut en un coup d'œil embrasser l'ensemble de mille fantaisies qui doivent avoir la vogue : depuis les plus immenses dessins jusqu'aux plus délicats semés, depuis les couleurs les plus vives jusqu'aux nuances les plus tendres, depuis ce qui sied aux tailles de belles proportions jusqu'aux plus délicates tournures, tout s'y rencontre dans les choix les plus

heureux et dans une variété qui satisfait à toutes les exigences de la toilette des femmes. Aussi les premiers beaux jours s'étaient à peine fait sentir, que les magasins Sainte-Anne devinrent le rendez-vous de tout ce que Paris possède de femmes élégantes et recherchées. Ses vastes galeries sont vraiment aujourd'hui le but des réunions à la mode, et la nomenclature des articles qui suivent ne donnera encore qu'une faible esquisse des articles charmans dont nous aurons à rendre compte pendant le cours de la saison.

#### NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS.

ROBES DE PROMENADE, ET VISITES PETITE TOILETTE.

*Salemporis*, tissu soie et laine, analogue au chaly perfectionné, avec impres-



sion à dessins variés avec et sans fond de couleurs diverses.

*Salemporis croisé*; même genre que le précédent article, mais inférieur en éclat et en qualité.

*Batistes de cachemire* unies et brochées en toutes nuances.

*Satins de Bombay*; tissus soie et cachemire satinés en toutes nuances.

*Mousselines de Delhi*, tissus soie et cachemire rayés et quadrillés.

*Lévantines de laine*.

ROBES DE PROMENADE PARÉES, VISITES D'APRÈS-MIDI.

*Taffetas de Siam*; imprimé à dessins nouveaux, tissu de laine et soie mariés et filés ensemble.

*Satins de Siam*; imprimé même genre en satiné que l'article précédent.

*Mousselines siamoises*, gazes du même genre, ayant sur la mousseline de soie l'avantage de ne pas se chiffonner.

*Visapours*; imprimés à dessins et couleurs hardiment heurtés, tissus formés de soie et cachemire d'une grande souplesse et d'un reflet brillant et satiné.

ROBES DE DINER, SPECTACLE, CONCERT, 6<sup>de</sup> TOILETTE.

*Petits et grands carreaux écossais* aux dispositions les plus variées, sur tissu de soie de belle qualité.

*Gros de Canton*, imprimé.

*Pékins chinés*; à deux faces, sans envers, dessins de la plus heureuse réussite, étoffe de qualité supérieure.

*Gaze Pékin*, étoffe forte et transparente tout à la fois, avec dessins brochés parfaitement exécutés sur toutes les nuances.

*Foulards de tout genre* avec des dispositions nouvelles.

*Armure d'été*, en soie cuite.

*Diamantine*, id<sup>e</sup> id<sup>e</sup>

*Gros de France*, id<sup>e</sup> id<sup>e</sup>

*Gros de Fontange*, à petits dessins brochés stellés.

*Armure dentelle*, à réseaux glacés sur fonds en toutes nuances.

MOUSSELINES POUR PARURE DE FANTAISIE.

*Jaconas point d'Alençon*, remarquables

par une exécution au-dessus de tout éloge et la perfection de l'imitation.

*Mousselines et Jaconas*, imprimés sur plus de cent dessins, différens appartenant exclusivement à la maison.

*Schalls, Fichus, Écharpes*, de tous genres, en soie, en tissus cachemire, en impressions, brochés et brodés, à dispositions et dessins entièrement nouveaux, et remarquables par leur originalité et leur bon goût.

— Une des plus charmantes fantaisies de la saison vient d'être créée dans les ateliers de MM. Wild et C<sup>ie</sup>. Des capotes en paille de riz, unies et à jour, y ont acquis cette année une perfection admirable. Celles avec des enjolivemens à jour, offrant des dessins du genre dit *à la renaissance*, joignent au mérite de la nouveauté celui d'être d'une blancheur et d'une légèreté admirables; leur poids n'excede pas celui d'une demi-once: une branche de fleurs, un ruban de gaze, en font la plus jolie mode qu'on puisse imaginer.

— Parmi nombre de charmantes toilettes de printemps disposées à l'approche de Longchamps, nous avons distingué des coupes de robes gracieuses et du meilleur goût, exécutées par M<sup>me</sup> Desertine\*, jeune couturière qui s'est fait remarquer par des innovations et une recherche qui lui assurent un des premiers rangs parmi les artistes en ce genre.

\* Boulevard Montmartre, n<sup>o</sup> 9, et passage des Panoramas, n<sup>o</sup> 5.





## CHATEAUBRIAND.

Tout ce qui se rapporte à ce nom illustre sous plus d'un point est d'un trop vif intérêt pour qu'on ne lise pas avec plaisir un extrait d'un article remarquable dû à la plume de J. Janin, et qui a obtenu dans la *Revue de Paris* un succès général. Nous avons regretté d'avoir, en quelque sorte, mutilé ces belles pages pour n'en citer que peu de passages.

« Tout-à-coup le monde littéraire s'est ému à cette nouvelle : M. de Chateaubriand a terminé les Mémoires de sa vie ! Bien plus, le grand poète, à l'Abbaye-aux-Bois, sous le regard bienveillant et protecteur de M<sup>me</sup> Récamier, cette femme de tant d'esprit et de cœur, dont l'aimable et bienveillant souvenir se mêle à tous nos souvenirs poétiques depuis vingt ans au moins, M. de Chateaubriand fait la lecture de ses Mémoires. Il a décidé qu'ils ne paraîtraient qu'après sa mort ; mais cependant, avant de mourir, il est bien aise de les évoquer devant lui, les souvenirs de cette belle et grande vie, afin qu'il s'assure, par-devant témoins, s'il a été fidèle toujours à ces deux sentimens de son cœur, l'amour d'une religion charitable et un attachement sincère aux libertés publiques. Donc il a invité à cette grande fête de la pensée ses amis, jeunes et vieux ; il a mis à nu devant eux son âme et son cœur ; il a lu devant eux les confessions de sa vie ; M. de Chateaubriand a marché à la tête du dix-neuvième siècle, qu'il a ouvert aussitôt après que J.-J. Rousseau eut fermé le dix-huitième siècle. O mon Dieu ! quelle histoire, quelle biographie, devant laquelle eût reculé Plutarque ! Quel historien et pour quel héros ! quel écrivain et pour quelle histoire ! Vous faites — vous bien l'idée d'une biographie dont le *Génie du christianisme* et les *Martyrs* ne sont que des fragments épars et de simples pièces justificatives ?

On conçoit facilement l'impression produite par ces premiers mots des Mémoires de M. de Chateaubriand : *Préface testamentaire* ! Ceci est la dernière volonté de l'auteur, ne publier ses Mémoires qu'après sa mort. Il n'existe que deux copies de ces Mémoires : l'une est déposée entre les mains de M<sup>me</sup> de Chateaubriand, l'autre entre les mains de M<sup>me</sup> Récamier. On dit que ces Mémoires ont été achetés par des spéculateurs anglais 25,000 fr. le volume. Ce sont là des détails bien tristes. Des Anglais, pour éditer le plus grand écrivain de notre pays ! des Mémoires que l'impatience publique n'ose pas désirer, tant est cruelle la condition à laquelle l'auteur consent à publier son dernier livre ! et lui, souriant au milieu de ces tristes idées, assistant, lui vivant, à une lecture posthume ; écoutant, lui vivant, des paroles qui pour nous sortiront d'une tombe quand nous les entendrons ! Tel a été l'effet de la première soirée. D'ailleurs, le premier livre est tout entier consacré aux aïeux du poète, qui sont morts, et à son père, qui est mort ; race de vieux et entêtés gentilshommes pauvres et de vieille noblesse, qui vécurent constamment séparés de Louis XIV. Un des plus remarquables de cette vieille race, c'est le père de M. de Chateaubriand. Il était pauvre, comme l'était son père, et il était resté seul au monde avec sa mère. Il avait à peine quinze ans quand un jour il s'agenouilla devant le lit de sa vieille mère qui était malade, la priant de le bénir ; car, disait-il, c'était sa résolution d'aller chercher fortune. Sa mère le bénit. Il s'embarqua à Saint-Malo ; il fut fait deux fois prisonnier, et il s'échappa deux fois. De retour à Saint-Malo pour la dernière fois, il se maria à une jeune personne noble, dont il eut plusieurs enfans ; M. de Chateaubriand et sa sœur Lucile étaient les plus jeunes ; ils furent élevés au château de Combours, ancienne maison des Chateaubriand, que son père avait rachetée.

Quand cette nouvelle éducation du jeune



de Chateaubriand fut achevée, et cela se fit promptement, son père l'envoya à Paris pour chercher fortune. Il fit donc encore une fois ses adieux au château de Combourg, à sa mère, à sa sœur; puis il partit dans une voiture de poste, tête-à-tête avec une dame qu'il devait accompagner jusqu'à Paris. Mais, comme dit M. de Chateaubriand, *laissons parler ses Mémoires* :

« Je n'ai revu Combourg que trois fois : à la mort de mon père, toute la famille se trouva réunie au château pour se dire adieu. Deux ans plus tard, j'accompagnai ma mère à Combourg; elle voulait meubler le vieux manoir; mon frère y devait amener ma belle-sœur : mon frère ne vint point en Bretagne, et bientôt il monta sur l'échafaud avec la jeune femme pour qui ma mère avait préparé le lit nuptial; enfin je pris le chemin de Combourg en arrivant au port, lorsque je me décidai à passer en Amérique.

Après seize années d'absence, prêt à quitter le sol natal pour les ruines de la Grèce, j'allai embrasser au milieu des landes de ma pauvre Bretagne ce qui me restait de ma famille; mais je n'eus pas le courage d'entreprendre le pèlerinage des champs paternels. C'est dans les bruyères de Combourg que je suis devenu le peu que je suis; c'est là que j'ai vu se réunir et se disperser ma famille. De dix enfans que nous avons été, nous ne restons plus que quatre. Ma mère est morte de douleur, les cendres de mon père ont été jetées aux vents.

Si mes ouvrages me survivent, si je devais laisser un nom, peut-être un jour, guidé par ces Mémoires, le voyageur s'arrêtera un moment aux lieux que j'ai décrits. Il pourrait reconnaître le château, mais il chercherait en vain le grand mail ou le grand bois; il a été abattu. Le berceau de mes songes a disparu comme les songes. Demeuré seul debout sur son rocher, l'antique donjon

semble regretter les chênes qui l'environnaient et le protégeaient contre les tempêtes. Isolé comme lui, j'ai vu, comme lui, tomber autour de moi la famille qui embellissait mes jours et me prêtait son abri; grâce au ciel, ma vie n'est pas bâtie sur la terre aussi solidement que les tours où j'ai passé ma jeunesse!

De la ville il passe à la cour. Il fallait absolument présenter ce jeune gentilhomme à la cour. Or, pour être présenté, il fallait être militaire, et tout au moins capitaine. Son frère, qui n'était pas militaire, n'avait pas pu monter dans les carrosses du roi; il fallait au moins qu'un homme de son nom y montât, ainsi le voulait l'honneur de la famille. Cependant François de Chateaubriand n'était que sous-lieutenant d'infanterie dans le régiment de Navarre; on le fit capitaine de cavalerie, et sous ce titre il vit le roi Louis XVI face à face. Il eut les honneurs de la cour.

Il a donc vu commencer cette révolution qui devait faire le tour du globe; il a vu 89 qui devait être 93; il a vu Versailles croulant et la Bastille croulante. Il a vu les orateurs commencer et les rois finir; il a vu le dix-huitième siècle, ce beau siècle encore tout ému sous le regard de Voltaire, de J.-J. Rousseau et de Diderot, passer de l'éloquence écrite à l'éloquence parlée, de la tragédie au pamphlet, du livre au journal. Il a vu comment tombe une société caduque, et comment elle se couche au cercueil toute morte et toute fardée comme une vieille et spirituelle courtisane perdue d'esprit, d'orgueil, de bienveillance et d'amour. Il a entendu le peuple venir, et la grande voix du peuple qui ne sait pas parler en français, qui ne parle aucune langue, et qui ne sait qu'un mot dans toutes les langues : LIBERTÉ! Il a vu que le velours du trône était tout usé, et que sous ce velours usé se trouve une planche rude et sanglante, la planche de l'échafaud. Il a vu venir un



jour de Versailles à Paris, dans une voiture traînée, pressée, poussée, couverte de boue par la multitude, quelque chose qui ressemblait à un homme, à une femme, à un enfant : c'étaient ceux qu'on appelait le roi, la reine et le dauphin. Il a vu, chose horrible ! les premières têtes coupées, sanglant trophée au bout d'une pique, vacillante manifestation des fureurs populaires ; il a vu tout cela, lui qui était venu pour voir de près cette France poétique et royale ; cette France de Louis XIV et de Bossuet ; cette France de Pascal et de Condé ; la patrie des belles femmes et des nobles chevaliers, la riante et magique patrie du beau langage ; malheureuse terre qui allait appartenir à Danton et à Marat.

Le récit de l'entrevue du jeune voyageur avec Washington est un chef-d'œuvre de narration.

« Une petite maison dans le genre anglais, ressemblant aux maisons voisines, était le palais du président des États-Unis : point de gardes, pas même de valets. Je frappai ; une jeune servante m'ouvrit. Je lui demandai si le général était chez lui ; on me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à prononcer en anglais, et qu'elle ne put retenir. Elle me dit alors doucement : *Wack in, sir!* Entrez, monsieur ! et elle marcha devant moi dans un de ces étroits et longs corridors qui servent de vestibule aux maisons anglaises ; elle m'introduisit dans un parloir où elle me pria d'attendre le général.

« Je n'étais pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'en imposent point : j'admire la première sans en être écrasé ; le monde m'inspire plus de pitié que de respect. Visage d'homme ne me troublera jamais.

« Au bout de quelques minutes le général entra. C'était un homme d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que

« noble. Il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence, il l'ouvrit, courut à la signature, qu'il lut tout haut avec acclamation : — Le colonel Armand ! C'était ainsi qu'il appelait et qu'avait signé le marquis de la Rouairie.

« Nous nous assimes. Je lui expliquai tant bien que mal le motif de mon voyage. Il me répondait par des monosyllabes français ou anglais. Il m'écoutait avec une sorte d'étonnement. Je m'approchai et je lui dis avec un peu de vivacité : — Mais il est moins difficile de découvrir le passage du Nord-Ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait ! — *Well, well, young man!* s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes.

« Je fus exact au rendez-vous. Nous n'étions que cinq ou six convives. La conversation roula presque entièrement sur la révolution française. Le général nous montra une clef de la Bastille. Ces clefs de la Bastille étaient des jouets assez niais qu'on se distribuait alors dans les deux mondes. Si Washington avait vu comme moi dans les ruisseaux de Paris les vainqueurs de la Bastille, il aurait eu moins de foi dans sa relique. Le sérieux et la force de cette révolution n'étaient pas dans les orgies sanglantes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, la même populace du faubourg Saint-Antoine démolit le temple protestant à Charenton avec autant de zèle qu'elle dévasta l'église de Saint-Denis en 1793.

« Telle fut ma rencontre avec cet homme qui a affranchi tout un monde. Washington est descendu dans la tombe avant qu'un peu de bruit se fût attaché à mes pas ; j'ai passé devant lui comme l'être le plus inconnu ; il était dans tout son éclat, et moi dans toute mon obscurité. Mon nom n'est peut-être pas demeuré un jour entier dans sa mémoire. Heureux pourtant que ses regards soient



» tombés sur moi ! Je m'en suis senti ré-  
» chauffé le reste de ma vie. Il y a une  
» vertu dans les regards d'un grand  
» homme.

« J'ai vu depuis Bonaparte ; ainsi la Pro-  
» vidence m'a montré les deux personna-  
» ges qu'elle s'était plu à mettre à la tête  
» des destinées de leur siècle. »

### Le Tableau de M. Paul Delaroché.

Hier encore la foule était nombreuse au Salon, mais plus de choix, moins plébéienne que les premiers jours. Les nombreux et brillants équipages rangés en haie à la porte l'attestaient.

Ces jours-là deux yeux ne suffisent pas : il en faudrait d'abord deux pour les tableaux, et deux autres pour contempler les délicieuses têtes de femmes qu'il nous est donné d'effleurer, je dirais presque d'embrasser, sans qu'elles aient le droit de s'en offenser ; on est si pressé !

Quelquefois je suis furieux contre moi. — « Oui, me disais-je, en me rendant pédestrement au Louvre, oui, je ne veux avoir des yeux que pour les œuvres de nos artistes ; je veux les étudier, les travailler à fond. » — Une Anglaise vient-elle à passer devant moi, avec ses cheveux parfumés, ses regards langoureux et sa robe de soie bruisante, voilà que mes résolutions s'évanouissent ! que, sans m'en apercevoir, j'ai parcouru tout le Salon côte à côte avec son groom, et bientôt les stentors en livrée rouge viennent m'avertir, en m'étourdissant les oreilles, que j'ai encore perdu ma journée.

Hier j'étais attentif, je suivais des flots de spectateurs arrêtés devant le tableau de Delaroché. Pour eux, point de distraction possible ! Ceux-ci sont attachés béans à l'homme à la hache, ceux-là à la jeune princesse. On admire sa pâleur, sa

belle robe ; on en veut au bandeau qui couvre ses yeux, qu'on devine si beaux ; on s'en console en voyant ses lèvres si éloquentes, ses mains où l'intelligence est descendue, hélas ! pour quelques instans encore !... Quelle pitié morte et dédaigneuse dans ce bourreau !

J'admiraïs, j'étais ému : tout-à-coup un cri perçant se fait entendre, toutes les têtes se retournent... Une jeune femme est tombée évanouie. On s'empresse autour d'elle, on lui prodigue les soins les plus touchans ; ils sont inutiles. On dirait que la mort l'a déjà glacée.

Qu'elle était belle, cette femme privée de sentiment, étendue sur un banc, avec ses longs cheveux noirs en désordre ! La mort a donc aussi ses beautés ?

Enfin elle revint à elle : dans ses yeux se peignaient tour à tour l'effroi, l'étonnement et la honte. — « Sortons, sortons, » dit-elle à un vieillard qui l'accompagnait, et ils disparurent...

Chacun se demandait la cause de cette scène ; j'avoue que la curiosité me tourmentait moi-même.

— « Il y a un an, me dit un de ces obligés qui savent tout et n'aiment pas garder un secret, dans une ville de province, la sœur de cette femme a été exécutée, et la vue... »

— Merci, merci, monsieur, m'écriai-je, c'est assez... »

Heureusement personne, excepté moi, n'avait entendu ses paroles...

### LE PORTRAIT ET LE POÈTE.

Mariette ne trouvait plus qu'ennui à son piano, ennui aux causeries de ses jeunes sœurs. Les attentions de sa mère lui étaient devenues à charge : elle avait seize ans accomplis.

Elle était souvent seule ; alors on ne la troublait point dans ses larmes, ni dans ses rêveuses pensées.



S'il vous avait été permis de pénétrer dans sa chambre, vous auriez vu tous ses meubles élégans garnis de beaux recueils de poésie revêtus de soie ; car c'était de la poésie qu'il lui fallait à elle ! Mariette voulait la vie de l'ame.

Elle suivit la foule au Salon qui venait de s'ouvrir. Artiste, elle sut donner à chaque œuvre l'admiration ou le dédain qu'elle mérite.

Un portrait la frappa ! Qu'avait-il donc de remarquable pour absorber ainsi toute l'attention de la jeune fille ? Était-ce un beau jeune homme aux yeux bleus, à la longue chevelure bouclée, qui venait réaliser l'image qu'elle s'était faite d'un homme dans ses rêves de vierge ? ou bien les traits chéris d'un père, d'une mère ?...

Chaque jour Mariette venait poser, pour ainsi dire, devant le tableau, toujours plus attentive, plus attachée. Parfois elle tenait à la main une feuille de papier satiné, et ses regards se portaient alternativement sur les yeux du portrait et sur son papier. Elle semblait comparer, interroger ; mais il y avait du désespoir dans cette singulière étude.

Un jour la jeune fille vint plus pâle et plus pensive ; ses yeux étaient abattus, sa démarche lente. Elle s'assit devant le tableau, et osait à peine le regarder. Il semblait qu'il lui fit un reproche. Elle tira encore de son sein une feuille de papier qu'elle lut en regardant le portrait. Mais celui-ci semblait ne lui rendre qu'un sombre découragement.

Elle demeura quelque tems plongée dans ses pensées, puis d'une main elle froissa son papier, porta l'autre à son front avec désespoir, et sortit avec précipitation.

Trois jours après, un riche corbillard, suivi de plusieurs voitures, était arrêté devant Saint-Roch. Au milieu du chœur on voyait un cercueil couvert d'une draperie blanche et ornée d'une couronne de vierge. La morte était Mariette !...

Elle était née poète, mais les essais ne

pouvaient satisfaire son ame ; jamais elle ne pouvait rendre ses pensées. En reconnaissant au Salon le portrait de l'auteur des *Pleurs*, de la tendre Valmore, un étrange espoir lui avait apparu. — « Je ne la connais pas, s'était-elle dit, mais ici je viendrai l'étudier, et cette vue fera couler mes vers plus purs et plus faciles. »

Vaine espérance ! Chaque jour elle venait relire devant l'image de la femme célèbre les vers que lui avaient apportés les longues heures de la nuit, et chaque jour elle s'en retournait plus découragée. — « Je n'y arriverai jamais, s'était-elle dit, je suis perdue. »

Et tout-à-coup un anévrisme cruel était venu la frapper dans les bras de sa mère ; et ceux qui virent passer le blanc cercueil crurent qu'il contenait une simple jeune fille. Il y avait plus : il y avait un poète. — Pauvre Mariette !

## Littérature.

M. Alphonse de Lamartine s'étant décidé à publier son ouvrage en prose sur ses deux années de séjour en Orient, et le grand poème auquel il travaille depuis quinze années, a traité de ses deux manuscrits avec M. Charles Gosselin, l'un de nos libraires-éditeurs, qui déjà venait d'acquérir de nouveau, pour dix années, ses précédens ouvrages. Le prix payé comptant par M. Charles Gosselin s'élève à 80,000 fr.

— *Le Château Saint-Ange*, par M. Vignet, de l'Académie française \*. La réunion de trois grands intérêts historiques forme le corps de ce roman, appelé à de grands succès. La scène se passe en 1494. Le pape Alexandre siège dans la chaire de saint Pierre, et veut procurer à son bâtard César Borgia la succession du trône de

\* Chez Ledoux, rue Richelieu, n° 97.



Naples. César seconde les vues de son père, en faisant alternativement empoisonner, poignarder, étouffer, brûler tous ceux qui lui résistent. Dans le même tems, le prince Zizim, second fils de Mahomet II, exclus du trône par Bajazet son frère, s'est réfugié à Rome, où le pape, gagné par l'or du sultan, le retient captif.

Alors Charles VIII, roi de France, qui avait des droits au trône de Naples, arrive en conquérant, et exige d'Alexandre que le malheureux Zizim lui soit remis. Le pape se soumit à cette humiliante condition ; mais, pour mériter la récompense promise par Bajazet au meurtrier du captif, Alexandre fait administrer à Zizim quelques doses d'un poison lent, dont l'effet s'accomplit en trois semaines.

M. Viennet a introduit dans ce cadre des femmes et de l'amour, qui font la partie romanesque du roman. Deux héroïnes y partagent l'intérêt du lecteur.

### Album.

On n'a pas oublié le délicieux roman que M<sup>me</sup> Sand a publié sous le titre de *Valentine*. C'était un rude procès fait au mariage, ce lien que les législateurs s'obstinent à déclarer indissoluble, et que nos mœurs, au contraire, semblent ne vouloir faire considérer que comme un contrat ordinaire ! Ce procès a été gagné par l'auteur, car le succès de son livre a été général. Son héroïne, en effet, est si intéressante, si vraie, si pure, qu'il est impossible de ne pas maudire l'usage bar-

bare qui peut jeter dans les bras d'un homme vil et cruel une pauvre enfant bien naïve qui ne connaît encore rien de la vie ! La question traitée par M<sup>me</sup> Sand est toute palpitante d'actualité, aussi n'est-il pas étonnant que deux mélodramaturges s'en soient emparés pour la transporter sur la scène. Valentine, son mari, son amant, création si touchante, si mélancolique, sont les héros d'un drame en cinq actes que le théâtre de la Gaîté a représenté cette semaine, et qui a fait pleurer tous les habitués du boulevard. Les collaborateurs de M<sup>me</sup> Sand sont MM. Guilbert de Pixérécourt et Francis. M<sup>lle</sup> Eugénie Sauvage, qui ne tardera pas à faire partie de la troupe du Gymnase, a joué le rôle de *Valentine* avec une véritable sensibilité.

— Deux villes de province se disposent encore à secouer le joug despotique de la capitale. Au théâtre de la première, on va donner un grand opéra intitulé *El Gitano*, paroles et musique d'un ancien élève du Conservatoire, M. Richelme. A Strasbourg, c'est un *Gustave Wasa*, paroles et musique de deux habitans de la ville, qui va être représenté dans quelques jours.

On vient de publier, sous le titre de *l'Opale*, un très-joli volume in-12, dans lequel on a réuni des morceaux la plupart inédits de prose et de poésie. Les auteurs sont M<sup>mes</sup> d'Abrantès, Ségalas, Tastu, Desbordes-Valmore, Badin, Waldor, etc. Malgré ces noms très-réels de la liste générale, on peut croire, nous le pensons du moins, que plusieurs plumes masculines très-habiles se sont cachées sous les noms des dames inconnues qui figurent dans ce recueil \*.

\* Un très-joli volume in-12, prix 4 fr. Chez Guyot et Canel, place du Louvre, n° 18.

A ce Numéro sont jointes les planches 1049 et 1050.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S<sup>t</sup>-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.

25 Mars 1836.

N.º 1049.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra

*Modes de Long-champs.*

*Chapeau en crêpe. Redingote en gros de Naples garnie en Pluche  
en Soie Noire.*

Ayuntamiento de Madrid







# Modes de Paris.

31. Mars 1834.

N<sup>o</sup> 1060.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.

*Modes de Long-champs.*

*Chapeau en paille de riz orné de Marabouts, Robe en étoffe Brochée Mantille*